

Baden im Spiegel seiner Gäste

Autor(en): **Münzel, Uli**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Badener Neujaersblätter**

Band (Jahr): **57 (1982)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-324155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Baden im Spiegel seiner Gäste

Pierre de Coulevain

Pierre de Coulevain ist das Pseudonym für Mlle Hélène Favre de Coulevain (1871 bis 1913). Diese Mitteilung lautet ziemlich selbstverständlich, aber es brauchte beinahe detektivische Recherchen in mehreren Bibliotheken bis zur Bibliothèque nationale in Paris und die Mithilfe einiger in der französischen Literatur bewanderter Freunde, um auch nur die Jahrezahlen der Geburt und des Todes ausfindig zu machen. Zwar konnten in Bibliographien die Titel ihrer Werke – etwa sechs an der Zahl – aufgefunden werden, aber ohne jegliche biographische Angaben. Bei weiteren Nachforschungen wäre vielleicht auch in dieser Beziehung etwas zu holen gewesen, aber so weit konnten die Bemühungen nicht vorgetrieben werden. Tragisch ist es auf alle Fälle, dass eine Schriftstellerin, von der das hier in Frage stehende Werk immerhin 64 Auflagen erlebt hat, so vollständig vergessen worden ist.

Unser Buch trägt den Titel «Au cœur de la vie» und umfasst 411 Seiten, von denen die ersten 66 die Kapitelüberschrift «Baden» aufweisen. Es ist darin allerdings nicht nur von Baden die Rede, und deshalb konnten aus Raumgründen nur diejenigen Stellen wiedergegeben werden, die Baden schildern. So musste gerade die Fortsetzung dieser Seiten, auf denen die Autorin in köstlicher und philosophischer Weise Betrachtungen über die Spatzen von Baden anstellt, der Schere zum Opfer fallen. Coulevain hat damit den Badener Spatzen ein ähnliches Denkmal gesetzt, wenn auch viel ausführlicher, wie Hermann Hesse den Badener Möwen. Im übrigen aber wird Baden am Ende der Belle époque geschildert, als das Grand-Hotel und der Kursaal in voller Blüte standen, die Fremdenblätter die farbenprächtigen Jugendstilumschläge aufwiesen und die Grossindustrie das Aussehen des Kurortes zu verändern begann. Coulevains Badener Kapitel gehört sicher zu den anmutigsten, aber auch kritischsten Badener Reisebildern.

Bibliographie: Pierre de Coulevain: Au cœur de la vie. Paris, Calmann-Lévy, Editeurs, 1909.

Uli Münzel

Baden, que les mondains appellent volontiers un trou, est une jolie petite ville d'Argovie, «le trou» le plus vert, le plus reposant que je connaisse. Elle est située au fond d'une étroite vallée, encadrée de coteaux boisés aux lignes douces, traversée par la Limmat, une rivière tumultueuse, rapide, qui a tout l'air de se

précipiter au devant du Rhin son époux. De ses bords, les habitations humaines s'étagent jusque sur les hauteurs en groupes pittoresques. Le vieux Baden est charmant. La flèche d'une église, une grosse tour carrée à toit rayé de rouge, de blanc et de noir, un pont de bois, lui font une physionomie bien allemande. Il a des maisons jaunes à volets verts, fleuries de géraniums rouges, des enseignes d'autrefois qui grincent dans le vent d'aujourd'hui, des hôtels avec des noms d'animaux, des escaliers sans nombre, des rues courtes, des places toutes bossuées. Sur celle de l'église catholique, fort belle et plantée d'arbres, se trouve un Christ d'un art très primitif mais qui vous saisit. Cette chair en plein vent fait frissonner votre propre chair, cette tête qui retombe exprime un découragement infini et éveille la pitié. De cette partie de la ville se dégage une impression de vie simple, familiale, de vieillesse propre et soignée. Baden subit à son tour le phénomène de l'évolution. Il devient industriel, une fabrique de dynamos s'y est implantée. La ville s'étend avec une surprenante rapidité. Les jeunes toits rouges aux lignes fantaisistes trouent partout la verdure des hauteurs, les vieux toits bruns aux lignes classiques se font rares. Ces habitations modernes révèlent un autre idéal, d'autres besoins, elles sont un curieux mélange de style anglais et d'art nouveau. Est-ce beau? Est-ce laid? C'est intéressant et cela témoigne d'un effort pour sortir de la banalité. Du reste, l'art nouveau est très en faveur dans cette partie de la Suisse et rien d'étonnant car on y trouve des réminiscences de l'art allemand du XV^e et du XVI^e siècle.

De la gare, la rue principale descend à Baden-Bains, qui ne manque pas de pittoresque. Après avoir passé sous une voûte surmontée de deux étages, on rencontre une petite place irrégulière avec une jolie fontaine, la classique brasserie, puis un pâté de vieux hôtels: le «Boeuf» et «l'Ours» – les deux corps de bâtiments de ce dernier sont reliés par un pont qui rappelle d'assez loin celui des Soupirs. Tout cela dans la verdure environnante, enguirlandé de plantes grimpanes, fait un gentil tableau suisse et, dans ce tableau, il y a un personnage: une brodeuse installée sur le trottoir à côté d'un modeste étalage. C'est une femme belle encore par le dessin de ses traits. Voici la troisième année que je la vois là, le tambour à la main, l'aiguille aux doigts, tirant son fil du même mouvement automatique. Quand on passe près d'elle, ses yeux se lèvent sur vous, elle vous donne un regard, un seul, où il n'y a rien, dirait-on, et qui vous lasse quelque chose. Cette placide figure me manquerait si elle venait à disparaître. Par une rue descendante aussi, on tombe sur une autre petite place plantée d'un seul arbre, entourée d'hôtels à façades jaunes, à volets verts, à l'aspect provincial et confortable. On ne les voudrait pas autrement dans cet endroit. L'un d'eux, le «Staadhof», transformé en maison d'habitation, a été l'hôtel chic à l'époque du second Empire. Dans sa large cour on voit encore les maisons bas-

ses qui lui servaient d'annexe, – l'impératrice Eugénie a occupé la première à droite. La salle à manger leur faisait suite; au bas de la véranda, il y avait un épais couvert de platanes. Les baigneurs passaient là leurs journées dans une intimité qui ne devait pas être sans charmes et sans périls. Aujourd'hui, tout cela est habité par les manucures, des pédicures, des masseurs et des masseuses, la salle à manger est devenue l'église anglaise, et les platanes ont été coupés comme les lauriers de la chanson. Est-ce un effet de mon imagination, mais malgré les fleurs qui ornent fenêtres et balcons, il me semble, que cette cour a un air de cimetière, l'air morne des choses qui ont été vécues.

Le Grand-Hôtel, où je suis logée, a remplacé le «Staadhof». Il possède un parc unique avec une allée tout ombragée d'un kilomètre de long au bord de la Limmat et un bois dont les sentiers conduisent jusque sur le plateau. Ce bois est un de ces petits morceaux de beauté que la Nature sème ici et là. Il y règne un silence curieux. L'action de l'eau, l'absence de soleil ont affiné sa verdure, transformé son feuillage en exquises dentelles et ce feuillage lui fait des demi-jours d'un vert glauque plutôt impressionnants. Sa terre a une odeur âpre et fraîche à laquelle se dilatent les narines. Je la reconnaîtrais entre mille.

Le fond où se trouvent les hôtels a un splendide décor d'arbres, une multitude d'oiseaux, l'odeur chaude de la ruche, due aux tilleuls argentés où les abeilles par milliers viennent chercher parfum et miel, et puis des eaux claires d'un vert bleuâtre auxquelles nous venons demander la santé. Ces eaux ont eu une grande vogue au XVII^e et au XVIII^e siècle. De vieilles estampes représentent une place avec une piscine où flottent les baigneurs sous les yeux du public. Baden a eu d'illustres rhumatisants. On y venait en berline, en patache, à cheval; nous y arrivons en chemin de fer, en automobile. Nos petits-fils y descendront peut-être en dirigeables. Les gens, qui invectivent volontiers contre le progrès, feront bien de lire certaine lettre de Montaigne qui donne une idée du confort de son époque. On mettait six personnes dans une pièce et, à table, faute de serviettes, les convives s'essuyaient la bouche avec les coins de la nappe. Nous ne saurons jamais tout ce qu'il a fallu de travail divin et humain pour que nous, les baigneurs d'aujourd'hui, ayons une chambre privée, un bon lit . . . la lumière électrique . . . et des serviettes à chaque repas.

Le passé devrait nous faire sentir ce qu'il y a de bon dans le présent et ce qu'il y avait de beau dans le passé. Ceci nous rendrait plus justes envers les dieux et envers les hommes.

Baden a un casino – mais c'est un casino de famille, un rendez-vous d'été pour les indigènes, à l'entretien duquel les baigneurs sont tenus de contribuer par une taxe forcée. Bâti sur la hauteur, il a un fort beau parc, une salle de concerts, un petit théâtre, un bon orchestre, et une roulette: maximum cinq francs.

Cette petite ville d'Argovie a des soirs d'une beauté singulièrement apaisante. Dans ce fond, où nous sommes, on *sent* le sommeil des arbres . . . c'est ici où j'ai eu, pour la première fois, l'impression qu'ils dormaient . . . et ils dorment vraiment. Quand la lune pleine, avec sa bonne figure rougie par le baiser du soleil couchant, apparaît au-dessus de la colline sur la rive droite de la Limmat, on dirait un astre vivant qui monte de la vallée voisine pour voir ce qui se passe dans la nôtre . . . et j'ai le regret de le dire . . . il ne s'y passe rien.

J'ai découvert qu'en Suisse il y avait des Suisses et que ces Suisses n'étaient pas tous des hôteliers. Personne n'a l'air de s'en douter et je suis très fière de ma découverte. Elle a été une surprise pour moi-même. J'ai fait plusieurs saisons de bains en Argovie, à Rheinfelden, une petite ville très caractéristique. Je n'ai vu que le parc de l'hôtel, le pont de bois, le Rhin, la vieille tour et les cigognes. Quant aux indigènes, hommes, femmes et enfants, je ne leur ai pas donné un regard ou une pensée. Être dans une fourmilière et ne pas observer les fourmis, cela me semble le comble de la stupidité – ou plutôt de l'ignorance.

Aujourd'hui, le Terrien quel qu'il soit m'intéresse, je le considère comme «un manuscrit écrit de main divine». Il faut en lire beaucoup, beaucoup de ces manuscrits pour se rapprocher du cœur de la vie.

Chaque jour, je monte au casino et j'y rencontre des spécimens de toutes les classes et de tous les environs. En Argovie, l'alcoolisme n'existe pas à l'état de fléau. La race est saine et forte, les enfants, d'une beauté remarquable, ont des traits fins, des yeux très bleus, un teint de lait. En grandissant, ils s'alourdissent et s'enlaidissent, leurs mouvements deviennent lents et gauches. L'entraînement du sport leur fait défaut. Je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant l'étonnement de mon œil lorsqu'il y a quatre ans, au lieu de la silhouette féminine moderne: ligne droite devant, ligne arrondie derrière, il rencontra en masse la silhouette féminine d'ici: ligne arrondie devant, ligne droite derrière. J'eus l'impression qu'on avait retourné le corps humain. Il paraît que les Parisiennes avaient produit le même effet sur les Badenoises; elles leur avaient semblé des monstruosité. Voilà un des effets de l'habitude.

Chez tous les Badenois on sent de la bonhomie, de l'honnêteté, beaucoup de timidité. Les visages s'éclairent rarement et ils ont l'expression revêche particulière aux Suisses allemands. L'amabilité naturelle, la grâce, le goût leur manquent complètement. Ils ne savent pas sourire. Dans les yeux de la jeunesse il y a du rêve, je ne serais pas étonnée qu'elle fût très sentimentale, romanesque, «romantisch». J'ai été frappée de l'attention religieuse, de la compréhension avec laquelle tout le monde écoute la musique, et on lit beaucoup. Dans nombre de mains je vois des livres . . . des livres de poésie surtout.

L'après-midi, à l'heure du goûter, quantité de ménages viennent au casino pren-

dre le café au lait ou boire de la bière. La femme travaille à quelque hideuse tapisserie, l'homme fume sa pipe; ils ont l'air très heureux et très unis. Souvent, je vois quelque vieux couple assis à l'écart sur un banc du parc et la main dans la main. Cette vue m'émeut toujours. Ils sont laids et ridés, mais ils s'aiment encore, paraît-il, et leurs mains se sont cherchées. Ce contact ravive-t-il les impressions d'autrefois? C'est bien possible. S'il y a dans la nature des choses forcément dures, il y en a aussi d'infiniment douces.

Les Badenois ont une simplicité, un sans-gêne très drôle. Par exemple, au casino, lorsque toutes les tables sont occupées, ils n'attendent pas que l'une ou l'autre soit libre; ils viennent tranquillement s'asseoir où il y a de la place. L'homme touche son chapeau, la femme fait un petit salut et ils s'installent comme s'ils étaient priés. Cela m'est arrivé avant-hier et j'en ai été littéralement suffoquée. Il m'eût été impossible de prendre mon thé en face de ces deux têtes inconnues et, sous une impulsion de petite colère, j'ai transporté théière et tasse sur une chaise voisine. Ces braves gens m'ont regardée d'un air si naïvement étonné que je me suis sentie rougir; je me serais battue . . . et je l'aurais mérité. Ils ont probablement cru à de la fierté de ma part, ils ne sauraient imaginer tout ce qui peut empêcher des créatures humaines de goûter à la même table ou de boire dans le même verre!

La brasserie, ici, comme en Allemagne, est tout à fait caractéristique. Les «filles» – les *Fräulein* – sont fort jolies quelquefois. Elles doivent, non seulement, servir des bocks, mais pousser à la consommation, et c'est là que l'instinct de l'Éternel féminin se révèle. Il faut les voir lancer une œillade à celui-ci, une taquinerie à celui-là, aller s'asseoir un instant à la table de l'un, puis la quitter pour la table d'un autre. Elles savent être tour à tour sentimentales, égrillardes, provocantes. Elles finissent par tenir leurs clients en mains, et sans qu'ils s'en doutent elles les font *marcher*. Au point de vue psychologique et physiologique ce manège est extrêmement curieux. Par vanité de mâles c'est à qui accaparera la «Fräulein» à qui la retiendra plus longtemps. Pour cela, il faut boire et l'on boit. Les joues s'enluminent, les bouches s'élargissent jusqu'aux oreilles, les yeux se rapetissent d'autant, les ventres rient, les Suisses allemands et les Allemands en général rient du ventre. La crudité de la scène est atténuée par la fumée des pipes. Il y a là une gaieté vulgaire mais non malsaine, une gaieté de braves gens.

Et chez ces braves gens, j'ai découvert le goût du grotesque, qui est une forme de l'humour après tout. Dans nombre de jardins il y a des bonshommes en terre cuite, des nains difformes, des sortes de gnômes la pipe à la bouche, couchés sur le dos, ou debout au milieu des fleurs. J'aime encore mieux cela que les boules de jardin! Les ramoneurs, le croira-t-on, portent le chapeau haut de

forme. Ces tubes sans reflets mais très luisants, cette coiffure de parade mondaine, sur la tête d'un individu barbouillé de noir mat, hérissé de balais et de brosses, est d'un effet inénarrable.

Cela donne bien, selon moi, la note du «komisch» allemand.

Sur les balcons, les terrasses, on voit souvent les enfants jouer avec des masques à longue barbe d'étoffe. Du reste, à Baden comme à Bâle, le carnaval a gardé beaucoup de sa folie antique. On se costume, on se déguise, on s'intrigue mutuellement au bal, dans la rue, dans les cafés. Ce goût de masque et de grotesque n'aurait-il pas été légué aux Badenois par les Romains? Je le crois. Les pierres ne marquent pas seules les traces des peuples disparus.

Dans ce petit pays, il y a beaucoup de bonté, d'humanité et de civilisation. On aime et on comprend les animaux. Les cochers et les charretiers ne frappent jamais leurs bêtes et ne leur demandent pas un trop grand effort. Nulle part, même en Angleterre, je n'ai trouvé le cheval aussi bien soigné, avec l'œil aussi amical, aussi intelligent. C'est l'homme insuffisamment civilisé qui abrutit le cheval . . . et les autres animaux. Dans le parc du casino, tout le monde nourrit les moineaux. On voit souvent des Badenois à l'air rude et bourru leur émietter du pain entre deux bocks. L'amour des bêtes est très développé en Suisse. A Genève, paraît-il, on offre des arbres de Noël aux oiseaux. On place sur le bord des fenêtres de minuscules sapins auxquels on attache des noix et des biscuits. Les becs affamés par l'hiver savent bien les trouver.

Le cimetière de Baden a confirmé ma psychologie des gens de ce pays. Il est familial, «heimlich». Il s'en dégage un sentiment naïf, romanesque, une poésie intuitive. Ce sentiment rendu en marbre, en pierre, en granit noir du Suède par un ciseau inhabile souvent, à produit des monuments baroques, extraordinaires qui feraient sourire si, dans chacun, on ne lisait une pensée touchante. Deux soldats français, Joseph Alliez et Joseph Montay, reposent sous la même pierre, dans cette terre hospitalière et bonne. Leur tombe semble fleurie et entretenue par des mains amies; elle l'est par celles du «Souvenir français», et c'est pour me joindre à l'œuvre touchante que je les nomme.

L'Argovie, d'une beauté douce, un peu mélancolique, donne une impression de large aisance, de culture et de bonne organisation. Quand on traverse ses villages aux fenêtres brillantes et ornées de fleurs, on éprouve la sensation de paix que donne toute harmonie, et cette harmonie, soyez-en sûr, est le fruit de l'école.

Baden est entré dans le mouvement et il subit en plein le phénomène de l'évolution. La fabrique de dynamos qui s'y est implantée a jeté dans sa vie morale et matérielle des éléments étrangers qui ne laissent pas de troubler le vieil esprit badenois. Elle y a amené des ouvriers de toutes les nationalités. Elle a des

chefs, des ingénieurs, anglais, français, hollandais. Les femmes de ces chefs et de ces ingénieurs forment le noyau d'une société nouvelle. Elles poussent au second plan la riche bourgeoisie qui tient encore boutique. On les a surnommées non sans un grain d'humour: «die elektrische Damen» – les électriques. – Elles habitent les jolies villas neuves que l'on a bâties ici et là. C'est à Baden que j'ai vu pour la première fois une habitation, non seulement tout à fait moderne, mais art nouveau. Je ne l'aurais cru possible. Cette demeure semble la *matérialisation* d'un joli rêve. Construite sur la hauteur, elle a un large horizon, un décor de montagnes lointaines et de collines boisées. Entre ses lignes de style anglais se trouvent de vastes pièces où l'air et la lumière entrent à flots, une galerie de tableaux, des coins charmants pour la causerie d'hiver, des vérandas pour la causerie d'été. L'art nouveau règne là en maître et s'y épanouit en formes bizarres. Avec ses lignes dures, il me fait l'effet d'un art intellectuel. Comme les femmes intellectuelles, il est plein d'angles. L'art nouveau et la femme nouvelle demandent à être adoucis alors seulement ils diront quelque chose à la pensée et au cœur. La propriétaire de cette originale demeure, une Zuricoise, semble avoir compris cela. J'ai remarqué ses efforts pour atténuer la froideur de style. Sous les larges cheminées il y avait des bûches et des fleurs. Les livres étaient en bonne place, dans l'intimité pour ainsi dire. Les vases, les statuette bien disposés. L'ensemble était intéressant et pas banal. Au jardin, il y avait des pelouses veloutées, une allée d'arbres reliés par des chaînes de roses, des massifs éclatants de géraniums amenés à leur maximum de beauté.

Sur le même plateau s'élève l'usine génératrice de tout ce luxe et de tout ce confort.

Dans une autre villa du voisinage, le thé est servi chaque jour au jardin avec une élégance qui est art nouveau aussi chez les Badenois.

Évidemment l'esprit moderne est en train de transformer Baden. Y sera-t-on plus heureux? La vue des maisonnettes riantes entourées de jardinets où l'ouvrier va maintenant chercher le repos du soir, où il peut élever à l'aise ses enfants, permet de répondre affirmativement. La Providence nous donne sans cesse des preuves qu'elle veut pour nous plus de lumière, plus de bonheur, plus de confort. Il faut chercher ces preuves. L'espérance, pas plus que la foi, pas plus que l'amour, ne doit être aveugle.

Baden ne sera jamais ni élégant ni chic, mais il sera toujours comme il faut. Si les oiseaux connaissaient les mœurs de la gent humaine, ils s'en réjouiraient. Je ne vois pas des baigneurs mondains sortant de table un morceau de pain à la main et le leur émiettant comme nous le faisons. Pour ma part, je les attire en aussi grand nombre que possible sur mon balcon et autour de ma chaise au jardin.